

SECTION II: CRITICAL REVIEWS/COMPTE-RENDUS CRITIQUES

Le féminicide et la question du brutalisme contemporain : un compte-rendu critique de *J'ai regardé le diable en face* de Maud Tabachnik

Jean-Hugues BITA'A MENYE

Doctoral Student in Comparative Literature

University of Arkansas, USA

E-mail: hugues.menye@gmail.com

Received: 24/05/22 **Accepted:** 22/09/22 **Published:** 31/10/22

« Quand il s'agit de mettre en pièces le corps des femmes, la mâle imagination atteint des sommets de perversité et de complaisances » (Tabachnik, 1997, p. 126). C'est ainsi que Maud Tabachnik, écrivaine féministe française et lesbienne assumée, justifie son choix d'émasculer des hommes dans son deuxième roman, *Un été pourri*, publié en 1994. Dans sa première œuvre à succès, ce sont des meurtres d'hommes qui constituent la matrice de l'investigation. Le lieutenant de police Sam Goodman est dépeint comme un beau gosse incapable de résoudre ces crimes. Pour fustiger la place marginale accordée aux femmes dans les romans noirs (voire leur représentation de victimes préférentielles des tueurs en série), Tabachnik fait subjuguier, manipuler et tuer des hommes. Il s'agit d'une stratégie politique qui lui permet de porter sur la place publique un sujet encore tabou dans de nombreuses sociétés, celui du féminicide. Dans *Un été pourri*, Sandra Khan, une journaliste lesbienne, tue pour venger sa petite amie morte, après avoir été violée. De fait, les violences sexuelles sur les femmes sont clairement le

sujet de l'écriture de Tabachnik, qui entraîne ses lecteurs dans un permanent « pathos de la démolition et de la production, sur une échelle planétaire » (Mbembe, 2020, p. 8). En situant son premier roman en Amérique, symbole par excellence de la banalisation du crime et de la violence (Mesplède, 2007, p. 852), l'auteure pose les jalons d'une réflexion globale sur la production et la consommation de la violence, qui va bien au-delà des considérations de l'auteure sur les violences contre les femmes.

Cette réflexion sur les violences contre les femmes et le féminicide en particulier, est poussée à son paroxysme dans son ouvrage, *J'ai regardé le diable en face*, publié en 2005. Plutôt que les États-Unis et ses mégalo-pôles, Tabachnik entraîne son lecteur au Mexique, pays plus connu pour ses nombreux cartels de la drogue que pour ses plages ensoleillées. Dans la ville industrielle de Ciudad Juarez dans l'État du Chihuahua, Sandra Khan, l'alter ego fictionnel de Tabachnik enquête sur les innombrables meurtres et disparitions de femmes recensés depuis près de deux décennies¹. L'écrivaine s'appuie sur une série de faits divers pour construire un récit dans lequel elle fustige les nombreux féminicides commis à travers le monde. Le premier chapitre du roman, justement intitulé « Exposition », expose une femme nue devant une assistance masculine dont la surprise cache mal le désir. L'artiste griffe son corps avec un crayon, comme pour symboliser les multiples sévices trouvés sur les corps des victimes. Pour l'auteure, on est loin du regard masculin dont le désir parfois refoulé laisse place à la violence comme dans le premier roman de l'écrivaine, *Un été pourri*². L'exposition, suivie de la litanie de noms des victimes et des sévices qu'elles ont subis, plonge le lecteur dans ce qui est pour Tabachnik (2005, p. 12) « peut-être le plus grand féminicide

¹ Le roman s'appuie d'ailleurs sur une série de meurtres et de disparitions qui a secoué la ville de Ciudad Juarez et tout le Mexique avec entre 1993 et 2008. Malgré l'intervention des autorités mexicaines et l'ingérence des organismes internationaux, ces meurtres et disparitions n'ont jamais été résolus.

² Le roman commence d'ailleurs par une agression sur une femme qui aboutit au meurtre de l'agresseur.

de notre fin de siècle ». Le choix du fait divers comme socle narratif du roman noir constitue la base idéologique et politique du genre. Malet et son fameux *120, rue de la gare* ont posé les jalons d'un genre dans lequel l'histoire contemporaine et la réalité quotidiennes nourrissent l'imagination de l'auteur. Malet s'inspire de l'Occupation allemande et contribue à créer un genre qui conçoit le crime comme la réflexion sur une époque marquée par la culture de l'accumulation à tout prix. Pons (1997) s'appuie sur une vision populaire de l'histoire, une vision axée sur les masses et leurs réalités, pour considérer le roman noir comme le futur de la littérature. C'est par son souci de résister aux politiques, à une vision globale de la société, aux stéréotypes que le roman noir se démarque des autres genres :

Les romans noirs sont une littérature immédiate et engagée. Immédiate parce qu'ils nous parlent des banalités et des convulsions de notre monde [...] Engagée parce que l'actualité, qu'ils reprennent et transposent sous forme romanesque donne lieu, de manière implicite ou clairement formulée, à des prises de position *politiques*. (Pons, 1997, p. 8-9)

Dans l'optique de se positionner contre le féminicide, Tabachnik adopte une perspective non-européenne, afin de susciter le débat sur un phénomène global et humain. La romancière situe son roman au Mexique, dans une région connue pour la violence entre les cartels de la drogue, et se focalise sur une série de crimes longtemps passés sous silence.

Car, au-delà des meurtres et autres disparitions des jeunes filles dans une ville malfamée pour ses cartels, la corruption des autorités locales et la violence tous azimuts, le roman de Tabachnik dénonce la nouvelle mécanisation des corps, non pas celle qui s'appuie sur le corps comme moyen de production des biens de consommation, mais plutôt celle qui désacralise le corps et, par extension, la vie. Le choix de la ville de Ciudad Juarez, de ses usines d'exploitation à bas coût ou *maquiladoras*, de ses

quartiers pauvres où s'entassent des milliers de paysans en quête de travail, renvoie à une atmosphère de constant rejet des plus pauvres et des plus démunis. Ce constant rejet constitue l'une des caractéristiques principales du brutalisme selon Mbembe (2020, p. 11) : « Le brutalisme est le nom qui est donné à ce gigantesque procès d'éviction et d'évacuation des vaisseaux et de vidage des substances organiques ». Le philosophe camerounais voit dans l'industrialisation à l'ère cybernétique la mise en place d'un système permanent d'évacuation continue de la vie et des ressources qui contribue au maintien dudit. Le féminicide dans le monde, combiné aux guerres, à la criminalité sans cesse croissante dans les pays développés, à la crise des migrants et à la montée du racisme, démontre un accroissement des inégalités, une perpétuation de l'exploitation des plus démunis et de leur déshumanisation permanente : « L'universalisation de la condition nègre, le devenir-nègre d'une grande portion d'une humanité désormais confrontée à des pertes excessives et à un profond syndrome d'épuisement de ses capacités organiques» (2020, p. 12). Mbembe conçoit la surexploitation des plus démunis et l'indifférence générale concernant leur sort, dans un premier temps, comme le rappel de la condition du nègre, autrefois esclave et colonisé, et dans un deuxième temps, comme la manifestation d'un processus global de vidage de ce qui fait l'humain. La brève rencontre entre Fante Rosario, sa sœur Pépita et les tueurs en série Bike et José (Tabachnik, 2005, p. 167-173), rencontre qui se termine par leurs meurtres, illustre bien ce processus de vidage par la banalisation de la violence. Une banalisation de la violence que l'auteure n'hésite pas à attribuer à la culture occidentale et à sa propension à vouloir jouer les pompiers pyromanes. On a d'un côté les deux tueurs, Bike et José, fuyant les États-Unis, où ils sont recherchés, pour venir semer la terreur au Mexique. Leur violence sans limite fait écho au néolibéralisme débridé dont l'expansion incontrôlée se traduit par les *maquiladores*, ces unités d'assemblage dont les conditions de travail rappellent la condition nègre, celle

de l'exploitation jusqu'à l'épuisement. Mbembe (2020, p. 47) précise d'ailleurs que d'un point de vue non-occidental, le néolibéralisme abuse des corps des plus démunis dont le travail est la seule richesse : « Vu à partir des corps racisés, ce que l'on appelle néolibéralisme est, en réalité, un gigantesque dispositif de pompage et de carbonisation, comme le mineur, voleur d'une canette de bière à l'étalage, beaucoup n'ont pour seule source de revenus que leurs corps ». De l'autre côté, Tabachnik inclut des personnages dont le désir de combattre le mal ne change rien à la réalité. L'agent Ferrari de la CIA, représentant parfait de l'ingérence américaine et du maintien du pré-carré étatsunien en Amérique Latine, ou Sandra Khan, la journaliste redresseuse de torts dont la quête de vérité cache mal le sensationnalisme des médias contemporains, représentent cet Occident lointain. La journaliste américaine, convaincue de sa supériorité morale et de son sens inné pour la justice et l'égalité des sexes, débarque dans un enfer dans lequel s'entremêlent misère, drogue et corruption des élites politiques. En réalité, le machisme assumé des hommes qui se traduit généralement par un recours systématique à la violence contre les femmes cache mal cette atmosphère de décadence permanente et de peur qui jalonne le roman. Une angoisse profonde qui détermine le choix de la journaliste de transformer son article non pas en un réquisitoire contre les féminicides sur lesquels elle a enquêté, mais en un moyen d'exprimer son désespoir, et par extension, celui de l'auteure :

Dans ce reportage, je ne parle pas des faits [...], je rapporte juste mon angoisse, ma tristesse et la peur que j'ai ressenties tout au long de ces trois semaines. Angoisse et tristesse de croire que, malgré l'arrestation spectaculaire de ce monstre de Djemal et ses acolytes, rien ne change vraiment dans l'esprit et le cœur des hommes. (Tabachnik, 2005, p. 377)

Au bout de cette enquête aux allures de plongée dans

un univers dystopique, le roman de Tabachnik transcende le débat sur les violences faites aux femmes, entraînant une réflexion profonde sur le climat d'indifférence qui caractérise le néolibéralisme sous sa forme actuelle. On peut lire cet ouvrage comme un signal d'alarme destiné aux lecteurs du monde entier.

Références

- Malet, L. (1943). *120, rue de la gare*. SEPE.
- Mbembe, A. (2020). *Brutalisme*. La Découverte.
- Mesplède, C. (dir.). (2007). *Dictionnaire des littératures policières*. Joseph K.
- Pons, J. (1995). Le Roman noir, littérature réelle. *Les Temps Modernes*, 595, 1-15.
- Tabachnik, M. (1994). *Un été pourri*. Gallimard.
- Tabachnik, M. (1997) Remarques sur la non-place des femmes dans le roman noir. *Les Temps Modernes*, 595, 122-129.
- Tabachnik, M. (2005) *J'ai regardé le diable en face*. Albin Michel.